

LE TEMPS

THÉÂTRE Mardi 18 février 2014

Amos Oz, les vagues de l'âme

Marie-Pierre Genecand



Le désir compliqué d'Albert (Roberto Molo) pour Dita, la petite amie de son fils (Caroline Imhof). Et la mer, partout, toujours, qui apaise par son va-et-vient incessant. (Catherine Monney).

A Sierre avant une tournée romande, Denis Maillefer adapte «Seule la mer», d'Amos Oz. Une proposition très graphique qui restitue avec tact la poésie mélancolique de l'auteur

Et si nous étions tous des oasis esseulées au milieu du désert? C'est avec cette question mélancolique qu'on a quitté la première de *Seule la mer*, très belle adaptation, graphique, du roman poétique d'Amos Oz par Denis Maillefer. C'était au Théâtre Benno Besson, à Yverdon, jeudi dernier. Dehors, il pleuvait. Dedans, il pleurait. Mais d'un sanglot doux comme le clapotis d'une mer nourricière. Car l'Israélien Amos Oz n'est pas un terroriste. Juste un observateur à la fois bienveillant et lucide de nos âmes solitaires. Le spectacle, une réussite de délicatesse, sera bientôt à Meyrin, à Vidy-Lausanne, puis à Fribourg et à La Chaux-de-Fonds. Dès demain, il est à l'affiche du Théâtre Les Halles, à Sierre.

Une mère décédée (Anne Alvaro, filmée et projetée). Un veuf sur le flanc (Roberto Molo). Un fils qui part se chercher au Tibet (Cédric Leproust). Une petite amie

chaotique (Caroline Imhof). Un producteur explosé (Joël Maillard). Un amant bling-bling (Baptiste Morisod). Une prostituée charitable (Léa Pohlhammer) et une voisine sans âge, –parfois traversée par le désir (Jacqueline Corpataux)... Autant de personnages aux gestes précis, mesurés, qui, au micro, conversent dans le style direct ou se racontent de manière indirecte. Dans le roman comme sur la scène, ils sont déjà un peu les spectateurs d’eux-mêmes. Mais pas autant que Pierre-Isaïe Duc. De bout en bout, cet acteur attachant et fidèle collaborateur de Denis Maillefer est le narrateur bienveillant de cette communauté qui semble flotter sans jamais pouvoir s’amarrer.

Denis Maillefer est un habitué des chroniques sensibles, sentimentales même, où les protagonistes confessent leurs quêtes et leurs failles. Le codirecteur des Halles de Sierre avec Alexandre Doublet, affectionne aussi les visuels clean sans être cliniques, scénographies aux lignes claires où l’image filmée ajoute un supplément de rêve, l’idée une échappée. Ici, dans *Seule la mer*, le décor de Yangalie Kohlbrenner joue un rôle capital dans la réussite de l’adaptation dramatique. Le principe? Un cadre surélevé, qui place les personnages en hauteur, dans une horizontalité cinématographique. Et qui, à travers des portes coulissées par le narrateur, reflète les tableaux poétiques propres à ce roman d’Amos Oz. Car *Seule la mer*, paru en 1999 pour les 60 ans de l’auteur, n’est pas un récit classique. L’ouvrage procède par bulles narratives qui dressent le portrait d’une communauté de la classe moyenne chahutée par les turbulences de l’existence. On pense parfois au Musée de –l’innocence d’Orhan Pamuk pour ce regard tranquille sur ses contemporains. Parfois, le scanner psychologique et sociologique s’émaille d’une observation politique – Amos Oz est un des leaders du mouvement La Paix maintenant –, mais le plus souvent, les options de la vie – partir ou non, aimer ou non, créer ou non – sont les seuls objets du récit. Livre de la maturité, donc, dans le sens où l’auteur, qui se cite lui-même et se coule dans le rôle du narrateur, établit un constat sans hostilité de l’humanité. Il –décrit les vides du quotidien, mais ne les décrit pas. Il parle, sans le juger, du désir d’un homme d’une soixantaine d’années pour l’amoureuse de son fils qui est, lui, parti au Tibet, recomposer le puzzle de son identité... Il croque aussi avec gourmandise, mais sans méchanceté, le portrait d’un producteur tocard, rescapé d’une enfance agitée.

Visuellement, le voyage dans l’Himalaya est traduit sans complexe sur la scène, à travers d’immenses images de sommets enneigés. A l’instar de la mer qui, souvent, submerge la scénographie de son va-et-vient apaisant, ces éléments naturels donnent de l’ampleur aux séquences confinées en appartement. Un relief que procure aussi la voix de Billie Bird, chanteuse lausannoise dont les sonorités graves scandent la narration.

Mais, bien sûr, tout le mérite de la réussite revient aux comédiens. Qui parviennent à trouver un ton entre le réalisme des situations et la distance du questionnement permanent. Bien sûr, la présence d’un narrateur contribue aussi à cet effet de suspense mais, dans leur corps souvent perché, comme dans leur regard au lointain, les acteurs installent déjà ce doute sur la réalité des personnages. Clin d’œil tchekhovien à l’auteur israélien, fan de l’écrivain russe. «Des personnages comme des oasis esseulées au milieu du désert», a observé Pierre-Isaïe Duc après avoir lu le roman. On partage son sentiment.

Seule la mer, Théâtre Les Halles, Sierre, du 19 fév. au 1er mars. Puis tournée romande sur www.theatre-en-flammes.ch